

LA RÉVOLUTION MÉDIATIQUE DE LA CONDITION HUMAINE

Olivier Ferrand

Gallimard | *Le Débat*

2012/3 - n° 170
pages 160 à 174

ISSN 0246-2346

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-debat-2012-3-page-160.htm>

Pour citer cet article :

Ferrand Olivier, « La révolution médiatique de la condition humaine »,
Le Débat, 2012/3 n° 170, p. 160-174. DOI : 10.3917/deba.170.0160

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Olivier Ferrand

La révolution médiatique de la condition humaine

Le thème de la mutation anthropologique occupe aujourd'hui le devant de la scène. De Philippe Muray à Marcel Gauchet, en passant par Paul Yonnet, Hervé Juvin ou Dany-Robert Dufour, nombreux sont les auteurs qui considèrent qu'un changement très profond dans la condition humaine est en train de s'opérer. Le recul de la mort, l'émergence d'un enfant du désir, l'avènement du corps, le passage d'une économie psychique organisée par le refoulement à une économie psychique organisée par l'exhibition de la jouissance, l'injonction faite au sujet de se définir de manière auto-référentielle, sans s'adosser à une quelconque altérité, l'incorporation, enfin, du modèle du marché dans le fonctionnement de l'esprit humain : autant de facteurs qui signaleraient l'avènement d'une humanité nouvelle.

Humanité manifestant des comportements étranges, parfois profondément déroutants. À titre d'illustration, qui n'a en mémoire les pages flamboyantes consacrées par Philippe Muray

aux frasques d'*Homo festivus*, dépeint comme l'incarnation vivante – et à roulettes – d'une nouvelle forme d'humanité – un post-humain qui fonce sur ses rollers à travers des villes reconfigurées en «parcs d'abstractions» et qui bronze l'été sur les rives de Paris-Plage ? Humanité en proie également à des troubles d'un genre inédit, échappant aux classifications héritées de Freud : sentiment de vide intérieur, dépression, illusion de toute-puissance et fuite en avant dans des personnalités d'emprunt, déni du réel, addictions en tout genre, effacement du désir, passages à l'acte violents dont les tueries survenues récemment en Norvège et aux États-Unis nous ont offert l'illustration. À la lumière de ces phénomènes, faut-il se risquer à diagnostiquer une transformation de la structuration de l'expérience humaine, ou s'en tenir, plus prudemment, au constat d'une simple évolution à l'intérieur d'une structure inchangée ?

Sans doute n'y a-t-il pas de point d'entrée unique pour instruire une telle réflexion. Aussi

voudrais-je me concentrer sur une facette de l'homme contemporain qui met en jeu toute une conception du rapport à soi, aux autres et à la société : sa propension à se connecter, dès qu'il le peut, aux médias. Partout et à tout instant, de la naissance jusqu'à la mort, notre existence se déroule en effet au contact des instruments de communication de masse. De la chambre à coucher au séjour, du domicile à l'entreprise, du véhicule privé aux transports publics, ils sont partout, et ils envahissent tout. Ils forment, pour ainsi dire, l'enveloppe de notre existence.

Cette extension du domaine de la connexion semble irrésistible. Aucun pan de l'expérience humaine n'échappe à son emprise : notre manière de consommer, de travailler, de nous déplacer, de draguer, de nous divertir ou de nous informer. En un mot : notre manière de vivre. Grande utilisatrice des réseaux sociaux, des blogs, des « chats », des forums, des iPod, mais aussi des médias traditionnels, la jeunesse se situe au cœur de ce vaste renouvellement des formes de sociabilité. Elle en constitue l'épicentre.

Or qu'advient-il à l'homme lorsque, dès le plus jeune âge, une part essentielle des liens qu'il tisse est médiatisé par les instruments de communication de masse ? Y a-t-il des motifs de penser que la révolution médiatique est à l'origine d'une révolution de la condition humaine ? Ne faut-il pas considérer, à l'inverse, qu'elle en est simplement le fruit ?

Ma thèse sera la suivante : les médias, en donnant naissance à d'innombrables petites sociétés logées dans la grande, procurent un refuge à l'homme contemporain. Refuge lui permettant non seulement de s'évader temporairement de la société, mais aussi de mieux se saisir lui-même. Les médias, autrement dit, sont l'instrument dont il se sert pour se détacher de ses semblables, afin de mieux s'appréhender. Si une

rupture anthropologique peut être identifiée, elle se condense dans le fait suivant : l'homme moderne était habité par le projet de transformer la société, *Homo mediaticus* ne cesse pour sa part de vouloir en sortir.

*Qu'est-ce que l'espace
public médiatique ?*

Commençons par clarifier la notion de médias, en partant d'un constat banal : non seulement il existe aujourd'hui une très grande diversité d'instruments de communication, mais encore ceux-ci donnent lieu à des usages très variés. Les échanges de mails ou les conversations téléphoniques ne sauraient, par exemple, se confondre avec l'utilisation d'un téléviseur, d'un iPod, ou encore avec la participation à des réseaux sociaux. Dans le premier cas, nous avons affaire à une relation inter-personnelle, orientée vers un destinataire spécifique dont on attend une réponse ; dans le second, à une forme de communication unilatérale qui ne s'adresse à personne en particulier. En d'autres termes, il convient de distinguer un usage purement privé des instruments de communication d'un usage simultanément privé et public. Ce deuxième type d'usage contribue à façonner ce qu'il est convenu d'appeler un espace public.

Cet espace public médiatique comporte quatre composantes principales : un espace public politique, centré sur l'information, un espace public du divertissement, un espace public dédié à la publicité commerciale et un espace public permettant une expression publique des individus. C'est Internet qui offre un réceptacle à ce dernier registre. Pour qualifier ce dernier ensemble, je parlerai désormais d'un espace public des médias sociaux.

Quelle en est la spécificité ? À la différence

des trois autres composantes de l'espace public médiatique, celle-ci ne se laisse pas immédiatement appréhender. Bien plutôt est-ce la très grande diversité de ses manifestations qui retient l'attention. Comment ne pas être frappé, par exemple, par l'extraordinaire diversité des blogs, qui abordent toutes sortes de thèmes? De la cuisine créole au récit de vie, du skateboard à l'aviation civile ou à la sexualité, l'éventail des passions humaines défile à la manière d'un kaléidoscope. Nul centre d'intérêt ne semble en tant que tel illégitime.

Les réseaux sociaux laissent apparaître un paysage tout aussi diversifié. Certains d'entre eux poursuivent une finalité professionnelle (Viadeo ou LinkedIn), ou regroupent des fans de musique et de cinéma (MySpace). D'autres encore permettent des conversations collectives (Twitter), des échanges d'informations sur la vie quotidienne en fonction du lieu où l'on se trouve (Foursquare), ou encore la mise en ligne de photos (Flickr) ou de vidéos (YouTube). De cet ensemble disparate se détache, du point de vue de la notoriété, Facebook, qui de par le monde a conquis plus d'un demi-milliard d'utilisateurs. Ce site permet d'échanger avec ses « amis » des opinions, des informations personnelles, mais aussi de partager des photographies ou des vidéos.

À travers l'espace public des médias sociaux s'opère ainsi une mise en commun de ce qui m'est singulier, un partage de ce qui me tient à cœur. On ne soulignera jamais assez l'extraordinaire effervescence qui s'y manifeste : chaque jour, dans le monde, 900 000 billets sont postés sur les quelque 150 millions de blogs que l'on peut dénombrer, près de 83 millions de photos sont chargées sur Facebook, 60 millions de tweets sont échangés et plus d'un milliard de vidéos sont regardées sur YouTube! Agité,

travaillé, tiraillé par un ardent désir d'expression publique : ainsi nous apparaît l'homme contemporain.

La révolution médiatique

Tel que je viens de le décrire, l'espace public médiatique s'intercale entre la sphère publique et la sphère privée. Cette architecture est le fruit d'une longue histoire, dans le détail de laquelle je ne puis entrer. Je rappellerai simplement que la naissance et le déploiement de l'espace public sont à replacer dans le contexte de la dissociation entre la sphère publique et la sphère privée, qui constitue l'une des données fondamentales de la modernité.

Dans la plupart des pays européens, l'espace public fait ainsi son apparition à compter du ^{xviii}e siècle, à l'enseigne de la république des lettres et de la création des premiers journaux. Il faut y voir la conséquence de l'émergence de l'État. Celle-ci fracture le corps politique en provoquant une scission entre, d'un côté, une sphère publique étatique et, de l'autre, une sphère privée naissante. C'est au sein de cette dernière que prendront corps des relations entre particuliers dégagés de l'emprise du politique.

Sphère publique, sphère privée, espace public : cette configuration, loin d'être figée, n'a cessé de se déployer à mesure que l'État s'est imposé comme l'unique producteur de la cohésion collective. Sur la longue durée, un double processus est ainsi repérable : plus l'écart entre la sphère privée et la sphère publique se creuse, plus l'espace public s'étend et s'autonomise. Il s'étend en touchant un public toujours plus large et

1. Francis Pisani et Dominique Piotet, *Comment le web change le monde. Des internautes aux webacteurs*, 2^e éd., Pearson, 2011, p. 44.

diversifié ; il s'autonomise en se dotant de ses propres acteurs et de ses propres structures.

À défaut de proposer une généalogie détaillée, je voudrais me concentrer sur la période la plus récente. Depuis le début des années 1980, un nouvel âge des médias s'est ouvert, marqué par une spectaculaire multiplication des canaux de diffusion et des programmes proposés. La télévision en offre un exemple saisissant : on ne comptait que trois chaînes en 1980 ; trente ans plus tard, il en existe plusieurs milliers. Et il est probable que le développement des télévisions connectées à Internet va très prochainement bouleverser le paysage audiovisuel, en remettant en question le principe même d'une grille des programmes. Dès lors, en effet, que chacun peut regarder, grâce à Internet, ce qu'il veut, quand il le veut et où il le veut, le travail de programmation, qui était l'attribut par excellence des chaînes, semble voué à passer entre les mains du téléspectateur. Le succès remporté auprès des jeunes par la *catch-up TV* en fournit l'illustration.

Mais l'aspect le plus frappant de cette évolution est sans nul doute la pénétration, l'infiltration des instruments de communication de masse dans la sphère privée. Nous leur consacrons de plus en plus de temps et de plus en plus de plus d'argent². Aux États-Unis, en 2006, un ménage américain moyen compte 2,73 postes de télévision pour 2,55 personnes en moyenne. La moitié des foyers possèdent au moins trois téléviseurs ; seuls 19 % n'en ont qu'un³. En France, la télévision est désormais présente dans la quasi-totalité des foyers. En additionnant les postes de télévision, les tablettes tactiles et les écrans d'ordinateur, on dénombre dans notre pays 5,3 écrans par foyer⁴. Tout se passe comme si notre vie privée s'agençait en vue d'une connexion permanente aux instruments de communication de masse.

La jeunesse constitue l'avant-garde de ce mouvement, à tel point que l'on a pu parler, à son propos, de *Net Generation*. Avait-on, au cours des époques précédentes, défini une catégorie d'âge en référence à un instrument de communication ? En dépit de toutes les réserves qu'une telle dénomination peut légitimement nous inspirer, force est d'admettre qu'elle est le reflet d'un changement très profond de la sociabilité adolescente.

La préférence des nouvelles générations se porte sur les nouveaux médias, au détriment des médias traditionnels. Ainsi, en France, en 2008, les jeunes âgés de 15 à 24 ans ne consacrent plus que 16 heures par semaine à la télévision, contre 18 heures en 1997. La durée d'écoute moyenne de la radio a elle aussi chuté, passant de 14,5 heures à 9,7 heures au cours de la même période⁵. Ce recul des médias traditionnels s'effectue en grande partie au profit d'Internet. En 2010, aux États-Unis, 93 % des 12-17 ans sont connectés, et environ les deux tiers d'entre eux utilisent Internet tous les jours⁶. Ils font notamment un usage massif des réseaux sociaux, les trois quarts des jeunes de cette tranche d'âge disposant d'un profil. En France, l'engouement des jeunes pour les réseaux sociaux est comparable. Une étude réalisée en 2008 montre ainsi que 20 % des enfants scolarisés dans le primaire possèdent un compte Facebook, pourcentage qui s'élève à 48 % pour les collégiens et à 90 %

2. En France, les foyers ont dépensé en moyenne sur une année 2 348 euros pour leurs achats médias et multimédias, hors redevance audiovisuelle. Source : communiqué de presse Médiamétrie, 5 octobre 2010.

3. Source : AFP, 22 septembre 2006.

4. Source : communiqué de presse Médiamétrie, 26 juillet 2011.

5. Olivier Donnat, « Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique », *Culture études*, n° 5, 2009, p. 4.

6. Fr. Pisani et D. Piotet, *Comment le web change le monde*, op. cit., p. 18.

pour les lycéens⁷. Notons également que notre pays détient le record mondial du nombre de blogs par internaute. À l'heure actuelle, environ 40 % des jeunes en possèdent un.

L'espace public médiatique constitue désormais, pour la jeunesse, un environnement à part entière. Mieux : un écosystème. Selon un récent rapport du Sénat, les jeunes générations passeraient environ 800 heures par an à l'école, 80 heures à discuter avec leur famille et 1 500 heures devant un écran⁸.

Si le propre d'une révolution est de tracer une césure entre un avant et un après, alors force est de reconnaître que les médias ont accouché d'une révolution sociale. Ils ont, pour commencer, joué le rôle d'opérateurs de désintermédiation. De fait, les jeunes disposant aujourd'hui d'un accès au monde sans la médiation des parents et des enseignants, la famille et l'école ont été dépossédées du monopole de la socialisation de la jeunesse. En second lieu, les médias ont aussi joué le rôle d'accélérateurs de détraditionalisation. Les plus jeunes d'entre nous sont-ils seulement capables d'imaginer ce à quoi pouvait ressembler ce qu'il convient désormais d'appeler la vie d'avant ? Ce temps où l'on ne pouvait pas « chatter » avec ses copains en rentrant de l'école, ce temps où il n'y avait pas de télévision dans la chambre, ce temps où il était inconcevable de prendre le métro tout en écoutant, grâce à son iPod, ses chansons préférées. Pour ceux que l'on qualifie parfois de *native digital*s, les médias forment le berceau dans lequel ils ont grandi. De leur côté, les moins jeunes, qui ont côtoyé le vieux monde, pourraient-ils envisager, ne fût-ce qu'un instant, la perspective d'un retour en arrière ? Rien ne semble l'indiquer. Les esprits les plus réfractaires aux nouvelles technologies ont fini par baisser pavillon. Il n'y a pas d'âge pour surfer sur Internet.

Loin d'être achevée, cette révolution sociale se poursuit sous nos yeux. Elle se propage à l'échelle de la planète entière, balayant sur sa route tous les obstacles que le monde d'avant pouvait lui opposer : les frontières géographiques, les barrières sociales et les différences d'âge. Rien ne semble pouvoir endiguer, ou même freiner, son prodigieux essor. Nous voici bel et bien au seuil d'une ère nouvelle : l'ère médiatique. Quelles en sont les conséquences pour l'homme ?

Un dédoublement des plans de l'existence

La principale conséquence semble être la suivante : au dualisme de la sphère privée et de la sphère publique se superpose désormais un dualisme entre la vie médiatisée et la vie ordinaire. L'espace public médiatique provoque autrement dit un dédoublement des plans sur lesquels se projette notre existence. Vivre, dès le plus jeune âge, c'est alterner incessamment une sociabilité en face à face et une sociabilité médiatique ; c'est effectuer un va-et-vient permanent entre l'une et l'autre.

Comment ne pas remarquer ainsi que nous oscillons tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre ? D'un côté, si l'on fait abstraction des cas pathologiques, l'usage des médias ne se traduit pas par un renoncement à la vie sociale. Signe qui ne trompe pas, aux États-Unis, 91 % des jeunes âgés de 12 à 17 ans utilisent les réseaux sociaux pour rester en contact avec leurs amis proches et

7. Monique Dagnaud, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion*, Presses de Sciences Po, coll. « Nouveaux débats », 2011, p. 51.

8. Sénat, *Rapport d'information fait au nom de la commission des Affaires culturelles sur l'impact des nouveaux médias sur la jeunesse*, session ordinaire de 2008-2009, p. 15.

82 % pour rester en contact avec des amis éloignés⁹. Non seulement l'usage des réseaux sociaux ne se substitue pas aux rencontres physiques, mais encore il vise, bien souvent, à les entretenir.

Mais si nous ne pouvons nous détacher entièrement de la vie sociale, nous ne pouvons pas davantage renoncer aux médias. En témoignent un certain nombre de comportements pour le moins déconcertants : le réflexe machinal d'allumer la radio ou la télévision en se levant ou en rentrant du travail ; la propension à écouter de la musique en s'installant à bord d'un véhicule ; la tendance à rester collé devant l'écran ou à changer compulsivement de chaîne, alors même qu'aucune émission ne semble véritablement nous intéresser. Les médias sociaux suscitent des comportements addictifs tout aussi surprenants : en Angleterre, 72 % des personnes consultent ainsi les actualisations du profil de leurs amis sur Facebook avant de s'endormir¹⁰. Sont-elles seules ou accompagnées ? L'enquête ne le précise point. Lieu par excellence de l'intimité, le lit serait-il donc devenu cet espace où les *partenaires* se satisfont de surfer côte à côte, leur ordinateur posé sur les genoux ? N'y a-t-il rien de plus intéressant à faire le soir, juste avant de s'endormir ?

Cette soif de liens médiatiques marque en même temps une fracture dans la sociabilité ordinaire. Au travail comme dans les transports, dans l'intimité du domicile comme dans l'anonymat des lieux publics, la sphère des liens physiques est de plus en plus fréquemment traversée, irradiée, par des interactions médiatisées. Certaines entreprises ont, par exemple, été contraintes de prendre des dispositions pour limiter et contrôler l'accès à Internet de leurs collaborateurs. Dans la sphère privée, il est devenu parfaitement banal de recevoir quelqu'un chez

soi en laissant la télévision allumée et en répondant ponctuellement à des mails ou à des appels téléphoniques.

Mais la coupure qu'instillent les médias dans la trame du lien social est parfois plus radicale. Dans les transports en commun, par exemple, combien d'individus se déplacent avec un casque vissé sur les oreilles, donnant aux autres passagers le sentiment qu'ils sont enfermés dans leur bulle ? Étrange expérience en vérité : des êtres sont tout près de moi, mais ils semblent ailleurs, étrangers à ce qui se passe autour d'eux. Se produit de la sorte une rupture de contrat : je le vois, je suis même obligé de subir les pulsations étouffées de leur musique, mais eux semblent parfaitement indifférents à moi. Tout se passe comme si je n'existais pas pour eux.

Au regard de toutes les autres formes de vie qui nous ont précédés, nous autres, contemporains, avons inventé une expérience inédite : la possibilité de s'absenter du social. Lorsque votre interlocuteur vous lâche des yeux pour lire les mails qu'il reçoit ou s'interrompt pour répondre à un appel téléphonique, il n'est plus avec vous : il est ailleurs, momentanément retiré de la relation. Chose étonnante, l'éducation, qui commanderait de ne pas répondre au téléphone ou de ne pas lire les mails que vous recevez, par égard pour la personne qui est en face de vous, semble ici impuissante. J'ignore si le visage de l'autre recèle une injonction à ne pas tuer, comme se plaisait à le dire Levinas ; en tout état de cause, il ne nous dissuade pas de répondre aux vibrantes sollicitations de notre BlackBerry. C'est plus fort que nous. Nos résistances, nos scrupules sont balayés ; nos bonnes manières

9. Fr. Pisani et D. Piotet, *Comment le web change le monde*, op. cit., p. 19.

10. <http://www.shropshirelive.com/2010/12/13/bedtime-social-networking-causes-sleep-deprivation-epidemic/>.

sont terrassées, pulvérisées, par cet invincible besoin de connexion. Nous voici comme aspirés, ou magnétisés, par une forme de lien qui nous offre l'opportunité de nous couper de ceux qui nous entourent.

Il faut par conséquent se rendre à l'évidence : la sociabilité en face à face et la sociabilité médiatique ne se situent pas exactement sur le même plan. La seconde n'est pas simplement extérieure à la première, elle lui est en quelque sorte supérieure. Il émane d'elle une force irrésistible face à laquelle la civilité rend instantanément les armes.

L'homme contemporain est devenu médiatico-dépendant. L'indépendance dont il jouit dans la sphère privée va de pair avec une véritable dépendance à l'égard de l'espace public médiatique. Quel est le ressort de cette secrète complémentarité ?

*Sociabilité médiatique,
sociabilité ordinaire*

Pour y voir plus clair, peut-être faut-il à présent se livrer à une analyse comparée de la sociabilité médiatique et de la sociabilité ordinaire.

Entre l'une et l'autre, il existe une différence essentielle. À travers les relations en face à face, l'homme fait l'expérience d'une différenciation sur fond de similitude. Je suis distinct de celui qui se tient face à moi, mais, en même temps, je suis semblable à lui. Le langage entérine cette double condition : si celui qui dit « je » n'est pas celui qui est désigné par le « tu », l'un et l'autre ne cessent pourtant d'échanger, ou d'intervertir leurs places. En disant « je » et « tu » à tour de rôle, ils manifestent une différence essentielle en même temps qu'une profonde similitude. La sociabilité médiatique brise cette belle combi-

naison : le langage est en effet confisqué à la multitude ; il devient la propriété, ou le privilège, d'un seul. Tandis que la conversation ordinaire est d'essence démocratique, la parole publique médiatique est d'essence monarchique. Sans éclats ni violence, elle donne congé à l'égalité entre les hommes inscrite dans notre condition d'êtres parlants. Si l'une fait de nous des égaux, l'autre, à l'inverse, instille entre les hommes une différence de statut. Elle distingue le petit nombre autorisé à s'exprimer du grand nombre appelé à écouter.

Les médias traditionnels cantonnaient la plupart d'entre nous à ce second rôle. Nous étions voués à endosser les habits de spectateur pur, sans d'autre alternative que d'écouter la radio ou la télévision. Or l'émergence d'Internet change brusquement la donne : nous pouvons à présent passer, si l'on peut dire, de l'autre côté de la barrière ; nous pouvons enjamber prestement le fossé que la radio ou la télévision avaient creusé. Chose inouïe, au regard des quatre siècles sur lesquels se déploie l'aventure des médias modernes : il est désormais donné à chacun de s'adresser à des êtres qu'il ne connaît point. Autrement dit, Internet démocratise la parole publique ; il transforme un privilège octroyé à quelques-uns en un droit pour tous. De sorte que l'individu contemporain peut à loisir se porter aux deux extrêmes de la sociabilité médiatique : rejoindre les rangs resserrés du petit nombre fondé à s'adresser aux autres, ou se fondre dans la masse immense de ceux qui sont voués à l'écouter.

Choisir l'une ou l'autre de ces deux options n'est pas indifférent. Celui qui se tient à l'écoute de paroles publiques se trouve instantanément mis à distance des instruments grâce auxquels se forge son identité. Privé de son nom face à celui qui parle, privé de la possibilité de dire « je » pour

lui répondre, invisible face à lui, il est pour ainsi dire dépouillé de tout ce qui le singularise. Face à l'écran de télévision, il devient le membre indifférencié, anonyme, d'une communauté invisible, le public. Celui qui s'exprime publiquement se trouve dans une situation symétrique mais inverse : disposant d'un nom connu de tous, monopolisant l'usage de la parole, sa singularité en ressort grandie, magnifiée. Coupé de tous les autres, disjoint de la multitude, il se tient littéralement *hors du commun*.

Être autrement

Ainsi, la sociabilité médiatique, invisiblement, nous transforme. Elle nous arrache à la condition des hommes ordinaires. À travers elle, en effet, nous pouvons faire une double expérience : être absolument singulier ou être absolument indifférencié. L'homme contemporain est l'être qui se caractérise par sa double dualité : il est simultanément un individu en relation aux autres et un individu en relation aux médias, et, dans ce dernier registre, il est à la fois un individu qui, en s'adressant à eux, aspire à se détacher de ses semblables, et un individu qui aspire à se fondre dans un public. En nous connectant aux médias, nous nous déconnectons bel et bien de notre manière d'être ordinaire, en même temps que nous nous déconnectons de la société.

Là réside peut-être la source de notre dépendance à leur égard. S'ils exercent une telle puissance de séduction sur nous, sans doute est-ce parce qu'ils nous font miroiter une exaltante promesse : celle d'*être* autrement, sans nul besoin d'en passer par l'alcool ou par la drogue.

Naturellement, cette promesse se décline différemment selon les médias utilisés. L'écoute de musique, qui sature l'univers juvénile, permet par exemple de jouer sur la corde des sens. Par

moments, elle fait littéralement *planer*. Lorsque le bouton réglant le son de ma radio ou de mon iPod est tourné à fond, tout mon être s'abandonne à mes sens ; je ne fais plus qu'un avec la musique. Submergé, enveloppé par ce vertige sensoriel, je plonge parallèlement dans les délices de l'indifférenciation. Double déconnexion, ou double détachement, par rapport à soi, qui s'accompagne en même temps d'un détachement par rapport aux autres.

Les médias en général, et la musique en particulier, ont ce pouvoir singulier d'agir *comme* une drogue. Le témoignage d'un adolescent de seize ans est de ce point de vue éclairant : « La musique à donf dans les oreilles, c'est comme une drogue, j'peux pas m'en passer, ça me calme, sinon je suis vénère¹¹. » Les anciens y auraient sans doute vu la preuve éclatante que la musique adoucit les mœurs. Une autre interprétation est toutefois envisageable : si l'on veut bien m'accorder qu'être vénère, c'est être hors de soi – ce qu'attestent ces expressions courantes qu'affectionnent les adolescents comme « péter les plombs » ou « disjoncter » –, l'écoute de musique « à donf » n'apaise l'adolescent que pour autant qu'elle lui permet de sortir de lui, de se rendre pour ainsi dire étranger à lui-même. Son casque sur les oreilles, il devient autre. Son moi ordinaire, tiraillé par de lancinantes tensions, est momentanément mis entre parenthèses, court-circuité. Sous ses dehors anodins, l'iPod fonctionne ainsi comme un vecteur d'altérité à soi.

À l'autre bout de la chaîne, il est aussi donné à celui qui se produit sur scène de plonger momentanément dans un état second. Un rappeur français nommé Booba décrit de manière très suggestive ce qu'il ressent face à son public :

11. Cité par Dominique Texier, *Adolescences contemporaines*, Érès, 2011, p. 24.

« C'est une impression d'être ailleurs, comme quand tu es défoncé. Tu ne réfléchis plus, tu n'as plus qu'à te laisser emporter... Tu n'es plus dans la réalité. Parfois tu rappes mais tu ne le sais même pas. Ça sort tout seul, tu ne fais pas attention. C'est comme conduire et téléphoner en même temps. Tu sais où tu vas mais tu ne te rends pas compte de ce que tu fais, comme si le volant se tournait tout seul. Ce genre de moments arrivent souvent quand je regarde attentivement le public¹². » Le regard du rappeur a ici perdu la dimension réciprocaire chère à Simmel, qui consiste à s'offrir à la vue de celui que l'on perçoit¹³. Dans l'obscurité d'une salle de concert, ce lien fragile est impossible. Les spectateurs ont les yeux braqués sur un chanteur qu'éclairent les *sunlights*, mais celui-ci ne voit aucun d'eux en particulier. En se concentrant « attentivement » sur la foule des anonymes, son regard enregistre en fait un clivage entre lui et tous les autres. Or cette expérience d'une séparation d'avec les spectateurs le coupe aussitôt de lui-même. Elle le fait instantanément basculer dans un autre ordre de réalité. Comme il le dit très bien, le voici ailleurs, comme « défoncé », mû par une mystérieuse force extérieure. Magie de la scène dont s'enivre l'artiste : à certains moments, ça rappe en lui.

Comment ne pas le remarquer ? C'est en des termes sensiblement identiques que l'adolescent qui écoute de la musique et le rappeur qui en joue décrivent leur expérience. Tandis que l'un déclare être comme sous l'emprise de la drogue, l'autre indique être comme défoncé. Les deux se rejoignent dans le constat d'une transcendance de soi qui les arrache à eux-mêmes et les projette dans un autre ordre de réalité. Sans doute s'agit-il d'expériences paroxystiques et ponctuelles, que j'ai privilégiées à dessein pour les besoins de la démonstration. Il est rare que notre usage

quotidien des médias nous conduise à une telle montée aux extrêmes. Et il est tout aussi rare que cette extase, lorsqu'elle surgit comme par enchantement, se prolonge. S'exhale d'elle le parfum envoûtant des mirages éphémères. Le vertige, hélas, n'a qu'un temps.

Être autrement : tel est bien le cœur de l'expérience médiatique. Tout l'éventail des impressions et des sensations qu'elle suscite reste à décrire. Retenons simplement qu'elles se déploient à partir d'un noyau originel : le fait de la différenciation radicale ou de l'indifférenciation absolue, qui est consubstantiel à l'expression publique. Véritable fabrique d'altérité et de transcendance, celle-ci recèle plus d'un secret.

Une sociabilité sous contrôle

Un autre aspect remarquable doit à présent retenir notre attention : entouré de remparts, l'espace public médiatique autorise le déploiement d'une sociabilité entièrement placée sous le contrôle de l'individu. Nous ne dépendons de lui que pour autant qu'il nous autorise, à l'intérieur de ses frontières, à être parfaitement indépendants à l'égard des autres. La télévision nous en offre une illustration : il y a, d'un côté, ceux qui sont devant l'écran ; de l'autre, ceux qui sont derrière. Entre les deux, une imperméable barrière, à l'abri de laquelle je dispose d'une maîtrise absolue de ce que je veux regarder. Armé de ma télécommande, je peux zapper sans entraves.

Sans doute est-ce l'espace public des médias sociaux qui se prête le mieux à cette volonté de

12. Source : <http://www.metrofrance.com/culture/booba-etre-sur-scene-c-est-comme-etre-defonce-22/mkiB1vfJsMY-tEoeKCM/>.

13. Je renvoie le lecteur à son « excursus sur la sociologie des sens » : Georg Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de socialisation*, PUF, coll. « Sociologies », 1999.

maîtrise. Je peux, pour commencer, tracer très soigneusement les contours de mon auditoire en choisissant mes amis. Se joue ici un processus très fin, d'une précision toute chirurgicale, de détermination de la frontière entre ce qui est destiné à tous et ce qui est uniquement destiné à mon cercle de confiance. Aux États-Unis, par exemple, seuls 31 % des 12-17 ans ayant créé un profil sur un réseau social le rendent public ; les autres en restreignant l'accès à leurs amis¹⁴. Depuis quelque temps, Facebook, à l'instar de son concurrent Google +, permet à ses utilisateurs de filtrer les contenus qu'ils publient par liste d'amis (amis proches, collègues, famille, contacts professionnels...). De même, les utilisateurs de MySpace ont la possibilité de protéger la plupart des contenus par des filtres de vie privée, qui servent à tenir à l'écart parents ou intrus¹⁵.

Je peux ensuite maîtriser la façon dont je me mets en scène. Qui dira le soin accordé par les différents internautes à la construction de leur blog ou de leur profil ? C'est à un véritable travail de composition, de customisation de soi que chacun se livre, consistant à sélectionner les photos, les vidéos ou les informations personnelles dignes de figurer sur la page d'accueil. De l'affichage des goûts à l'expression des opinions, aucun détail n'est laissé au hasard. Ce travail de composition, loin d'être figé, ne cesse d'évoluer au gré des échanges avec les autres. L'individu contemporain peut ajuster le dévoilement de soi auquel il se livre en fonction des réactions de ses amis. Il lui est loisible de tester, par petites touches, différentes facettes de sa personnalité, sans risque de conflit ni de désaccord frontal.

À cette maîtrise de l'exposition de soi et de ceux qui sont invités à en être les spectateurs s'ajoute, enfin, une maîtrise de la relation entre soi et les autres. La nature asynchrone des

échanges me laisse en effet du temps pour préparer d'éventuelles réponses aux commentaires laissés sur mon blog ou sur mon « mur ». Elle me permet même de ne pas répondre. Par ailleurs, l'ensemble des signes non verbaux qui accompagnent d'ordinaire la communication orale et qui pourraient trahir mes arrière-pensées, mes intentions, mon ressenti demeurent invisibles pour ceux auxquels je m'adresse. Miracle de la communication à distance : au moment où je m'exprime, ni le ton de ma voix, ni ma gestuelle, ou encore l'expression de mon visage ne sont perceptibles par ceux auxquels je m'adresse. De ce point de vue, les *smileys*, qui visent à exprimer certaines émotions comme la joie, la peine ou la colère, ne remédient qu'imparfaitement à cette impossible appréhension de l'autre dans sa spontanéité.

Ainsi, à travers les médias sociaux, se concrétise le rêve d'une interaction sans risques ni conflits, l'utopie d'une sociabilité entièrement sous le contrôle de l'individu. Se mouvoir au sein d'un monde à sa mesure, dont on a soi-même édifié les contours ; entrer en relation avec des autres que l'on a soi-même sélectionnés : tout le contraire d'une aventure exploratoire, tout le contraire d'une exposition imprudente de soi aux vents imprévisibles de l'altérité. L'aléa et l'incertitude, qui forment le lot ordinaire des relations humaines, ont été scrupuleusement congédiés.

Pour résumer le chemin jusqu'ici parcouru, nous pourrions dire ceci : en se reliant à l'espace public médiatique, l'homme contemporain s'adonne à une bien étrange expérience qui

14. Fr. Pisani et D. Pietet, *Comment le web change le monde*, op. cit., p. 18.

15. Antonio A. Casilli, *Les Liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Éd. du Seuil, coll. « La couleur des idées », p. 273.

consiste à édifier une double frontière. Frontière entre soi et les autres, mais aussi frontière à l'intérieur de soi, qui dénoue et réifie les deux composantes de notre condition ordinaire : ce qui nous distingue des autres et ce qui nous rend semblables à eux. Expérience à bien des égards extra-ordinaire, à travers laquelle *Homo mediativus* nous apparaît travaillé par d'obscurs penchants séparatistes.

*Restaurer des frontières
dans un monde indifférencié*

Ces penchants sécessionnistes ne s'éclairent qu'à la lumière de l'indifférenciation croissante qui caractérise notre société. De ce phénomène, la famille offre un observatoire privilégié. Au cours des trente dernières années, elle a en effet été frappée par une dynamique de « désinstitutionnalisation », pour reprendre la formule de Louis Roussel. Comment ne pas observer ainsi que toute l'architecture symbolique qui assignait à chacun un rôle et réglait les relations entre les êtres s'est peu à peu défaits ? Il n'y a plus ni rôle ni statut. Le chef de famille, qui incarnait un point de jonction entre la sphère publique et la sphère privée, a très significativement disparu des codes. Sans doute faut-il y voir la conséquence de l'état social démocratique, comme Tocqueville l'avait précocement discerné : « Dans la famille aristocratique, aussi bien que dans la société aristocratique, toutes les places sont marquées. Non seulement le père y occupe un rang à part et y jouit d'immenses privilèges ; les enfants eux-mêmes ne sont point égaux entre eux : l'âge et le sexe fixent irrévocablement à chacun son rang et lui assurent certaines prérogatives. La démocratie renverse ou abaisse la plupart de ces barrières¹⁶. »

Sans même parler des familles recomposées, ce travail de dissolution de tous les repères est

allé bien au-delà de ce que Tocqueville pouvait observer à son époque. Dans un texte consacré aux enfants hyperactifs, Françoise Parot en offre un aperçu suggestif¹⁷. Son hypothèse est que si ces derniers ne tiennent plus en place, c'est tout simplement parce que aucune place ne leur a été préalablement donnée : une place dans la fratrie, une place générationnelle. Et puis aussi une place à l'intérieur du foyer, avec une délimitation claire des lieux et des temps où l'on prend ses repas, des lieux et des temps où l'on dort. Combien d'enfants dorment, jusqu'à un âge avancé, dans le lit de leurs parents ? Dans combien de familles les repas sont désinstitutionnalisés, avec des gens qui mangent debout, séparément, sans horaires fixes, tout en écoutant la télévision ou la radio ? Notre époque n'a pas à proprement parler dissous les englobants collectifs, elle les a simplement rendus plastiques, ou informes.

Or, ce grand bain de l'indifférenciation qui nous enveloppe aujourd'hui ne peut que susciter, en retour, un ardent désir de reconstituer des frontières. Dans l'inventaire de ces lignes de démarcation édifiées par l'individu contemporain, les médias figurent assurément en bonne place. S'érigeant sur les décombres des anciennes médiations sociales, les barrières qu'ils façonnent permettent à chacun de s'appréhender en toute quiétude, de s'objectiver sans dangers. Grâce à elles, chacun peut, d'une certaine façon, capturer l'une de ses deux facettes constitutives, soit en se mettant en scène dans sa différence, soit en éprouvant sa similitude à travers une inscription dans un public.

16. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique II*, Flammarion, coll. « GF », 1981, p. 243.

17. Françoise Parot, « Mais pourquoi ces enfants ne tiennent-ils plus en place ? », *Le Débat*, n° 132, novembre-décembre 2004, p. 127.

Exercice de saisie de soi d'autant plus indispensable que, dans un monde indifférencié, ce qui nous fait ressembler aux autres et ce qui nous différencie d'eux tendent irrémédiablement à s'opacifier. Une société dont l'architecture symbolique se liquéfie et dont les frontières s'effacent cesse du même coup d'être pourvoyeuse d'identité. De fait, la réponse à la question « qui suis-je ? » ne réside plus, comme par le passé, dans notre vie sociale ; elle ne se loge plus dans des rôles bien établis ou dans des appartenances de classe. Il en résulte, pour les individus, un questionnement existentiel incessant : comment se situer par rapport à autrui ? Que signifie être soi-même lorsque la frontière avec les autres est mal tracée et ne cesse de surcroît de fluctuer ? Symétriquement, qui est cet autre qui n'est plus assigné à résidence dans aucun rôle particulier ? Et que partager avec lui lorsque le monde commun qui sous-tendait l'ensemble des relations humaines tend à se désubstantialiser ? Plus notre environnement se liquéfie, plus la saisie de soi et la relation aux autres deviennent incertaines, flottantes.

Dans ces conditions, pour s'appréhender, point d'autre recours que de se mettre temporairement à distance des liens dans lesquels nous sommes pris. Ici s'éclaire l'office invisible rempli par les médias. Parce qu'ils autorisent une sortie du social, ils sont aujourd'hui le principal vecteur d'un accès à soi. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les jeunes de notre époque, qui ont grandi dans des familles désinstitutionnalisées, sont aujourd'hui les plus fervents adeptes de Facebook.

D'une dépendance à l'autre

Cette description resterait incomplète si l'on n'y ajoutait un dernier maillon essentiel. Pour être quotidienne et répétée, l'expérience média-

tique ne survient pas à n'importe quel moment de la journée. Elle s'inscrit dans une plage de temps singulière, marquée par le desserrement des contraintes de la vie sociale : le temps de loisir. De fait, c'est essentiellement lorsque nous sommes affranchis de nos obligations professionnelles ou scolaires que nous faisons usage des médias. Et cet usage ne s'interrompt que lorsque les obligations sociales s'imposent à nouveau à nous. Notre existence quotidienne est ainsi réglée comme une mécanique à deux temps.

Quel en est le ressort ? Il nous faut peut-être nous arrêter un instant sur le sens que revêt le travail dans la société contemporaine. La vie professionnelle pour les adultes, l'école pour les plus jeunes sont devenues, d'une certaine manière, les deux derniers lieux où s'éprouve notre inscription sociale. La guerre ayant disparu de notre horizon, le service militaire ayant été supprimé, la peine de mort ayant été abolie, le primat de la société sur l'individu, avec son cortège d'injonctions et d'obligations, ne rayonne plus avec la même intensité. Il ne se fait plus guère *sentir* que dans l'enceinte de l'école et de l'entreprise.

Dans le langage courant, cette sensation a un nom : la *pression*. Pression des parents sur les résultats scolaires des enfants dans la perspective d'une course aux diplômes – l'actualité la plus récente nous a ainsi alertés sur la pression qu'exerceraient les *devoirs* scolaires sur les élèves. Mais aussi pression du monde professionnel, inséparable des exigences de performance individuelle et d'amélioration de la productivité.

Le temps de loisir constitue à cet égard un indispensable sas de décompression. Grâce à lui, nous prenons congé du collectif. Ce temps pour soi est un temps hors société ou, si l'on préfère, un temps extra-social. Il porte dans ses

flancs un état de nature, c'est-à-dire un état de déliaison entre les êtres.

Or, les médias remédient précisément à cette déliaison. À ce titre, ils gagnent à être considérés comme des infra-pouvoirs. Il faut entendre par là des pouvoirs qui, du dedans même de la société, donnent vie à un collectif invisible : le public. Ces infra-pouvoirs fonctionnent en même temps comme des anti-pouvoirs, en ceci qu'ils créent un lien entre les êtres sans recourir aux ingrédients traditionnels du politique : le pouvoir, la norme et le conflit. On pourrait parler à cet égard d'une socialisation douce, tournant le dos à l'usage de la contrainte physique. Ces infra-pouvoirs, enfin, n'existent qu'au pluriel, chacun étant adossé à un vecteur de communication singulier. L'espace public médiatique est le concept qui enveloppe cet ensemble bigarré.

Une humanité nouvelle ?

Le prodigieux essor de l'espace public médiatique, tel qu'il s'accomplit sous nos yeux, transforme ainsi notre univers. Il donne naissance, à l'intérieur de la grande société, à un archipel de micro-sociétés étanches les unes par rapport aux autres. Où l'on mesure l'ampleur du retournement qui s'est opéré : longtemps intercalé entre le privé et le public, l'espace public médiatique réussit aujourd'hui le tour de force de les envelopper l'un et l'autre. S'il ne les supprime pas, il les fait cependant passer à l'arrière-plan, il les secondarise. Grâce à l'échappatoire médiatique, nous ne sommes plus prisonniers ni de l'un ni de l'autre.

Cette situation inédite bouleverse notre condition. L'homme moderne se définissait par sa dualité constitutive, à la fois homme privé et homme public. *Homo mediaticus*, pour sa part, n'hésite pas à s'affranchir de ces deux rôles.

Tournant le dos à sa condition politique, il cherche constamment à échapper à sa condition privée, dans un effort sans fin pour se trouver lui-même.

La jeunesse est à la pointe de ce mouvement. Jadis, elle était animée par une volonté de rompre avec l'ordre social existant. Aujourd'hui, elle cherche simplement à s'en détacher, ou à s'en absenter. Les projets de transformation et les idéaux révolutionnaires d'antan ont laissé place à un repli quotidien dans ces refuges infra-sociaux qu'offrent les médias. L'espérance d'une société autre s'étant consumée, la rupture a changé de visage et revêt désormais les traits d'une aspiration plus prosaïque : se couper de la société. Se discerne ici le nouveau mot d'ordre de notre époque : ce que l'on ne peut changer, il faut s'en détacher. Car c'est précisément dans ce geste de détachement que réside la possibilité d'une saisie salvatrice de soi.

La révolution médiatique nous invite de ce point de vue à reconsidérer l'hypothèse d'une disparition de la rupture dans l'univers juvénile. Loin de s'être évanouie, celle-ci s'est en réalité discrètement métamorphosée : elle était un projet ou une volonté, elle est devenue une pratique quotidienne. Elle avait une portée collective, elle n'est plus qu'un réflexe individuel. Tournée vers l'avenir, elle recelait une visée transformatrice, ou tout au moins contestataire ; à présent que l'avenir est devenu indiscernable, elle s'accommode de l'état des choses existant. Elle était inséparable, enfin, d'une certaine conflictualité ; elle se manifeste désormais par un retranchement silencieux derrière un écran d'ordinateur ou un iPod.

Au risque de simplifier à outrance, on pourrait formuler les choses ainsi : l'homme moderne était un être clivé qui voulait transformer une société elle-même divisée. *Homo mediaticus* entend,

pour sa part, se soustraire à ces scissions. À cette fin, quel remède plus approprié que d'introduire une division qui, en quelque sorte, court-circuite toutes les autres? Relié aux médias, je ne suis plus tout à fait en société, et je ne suis plus tout à fait moi-même. La connexion médiatique fournit le levier, actionnable à volonté, d'une mise à distance de toutes les divisions qui structuraient jusqu'à présent l'humanité. Elle engendre temporairement un nouvel ordre symbolique qui, sans détruire les clivages constitutifs de la société et de l'individu, les relègue au second plan. Nulle négation, nulle contestation, nulle remise en question à l'œuvre dans cette entreprise : un simple pas de côté.



Double de l'homme moderne, *Homo mediaticus* en constitue moins la négation que la mise entre parenthèses. Ni assujéti à un autre, ni véritablement sujet, il se manifeste sur un mode essentiellement a-subjectif, qui bouscule toutes nos catégories de pensée. S'affranchissant de l'ordre symbolique humain-social pour s'insérer dans un ordre symbolique entièrement artificiel et parfaitement extérieur au premier, il fait signe vers une troisième forme d'humanité, clairement distincte de l'humanité hétéronome et de l'humanité autonome que nous connaissions jusqu'alors. Certes, *Homo mediaticus* n'est pas à proprement parler un autre homme, mais bien plutôt un homme qui se fait autre.

Sans doute faut-il lire dans ce dédoublement, inscrit dans l'intimité de nos vies, une réponse à une difficulté d'être, que l'on pourrait formuler ainsi : comment parvenir à être un individu à la fois singulier et semblable aux autres dans une société d'individus? Notre double médiatique est le fruit d'une nouvelle forme

d'institution du social qui crée, en chacun de nous, une tension identitaire aiguë. Il se développe à mesure qu'une structuration politique du lien social succède à une structuration religieuse, pour reprendre les catégories de Marcel Gauchet. De sorte qu'au bout du processus de sortie de la religion se dessine la perspective d'une sortie périodique du social, dont les médias sont les principaux opérateurs.

Comment notre façon d'appréhender le monde réel et de nous y mouvoir n'en serait-elle pas affectée? S'il est exact que les divisions qui traversent la société et l'homme modernes sont la clé de voûte de leur fonctionnement subjectif, alors qu'implique le fait de pouvoir, à tout instant de la journée, et dès le plus jeune âge, s'affranchir de cet ordre symbolique qui nous constitue? Car telle est bien la saisissante nouveauté de notre époque : non pas simplement vivre sans penser que l'on appartient à une société, comme l'écrivait Benjamin Constant, mais plus décisivement s'abstraire des conditions qui nous permettent, tant individuellement que collectivement, de nous produire comme sujets.

Loin qu'il faille y voir une opération anodine, le geste machinal d'allumer sa télé ou son iPod provoque un transfert symbolique, qui nous inscrit instantanément dans un ordre de réalité où le rapport à soi et aux autres est entièrement subverti. Le processus par lequel l'individu se fait autre que lui-même, tout en posant l'autre dans son altérité, se trouve bel et bien enrayé. Comment ne pas remarquer, par exemple, que dans l'ordre symbolique artificiel que dessine Facebook, il n'y a plus d'altérité subie? Le rapport aux autres s'y déploie sur des bases purement affinitaires. Phénomène lourd de conséquences. Car que devient l'aptitude à sentir, à penser, à juger en se mettant à la place des autres, lorsqu'on ne croise plus sur son chemin

que des êtres que l'on a préalablement sélectionnés, et que l'on peut à tout instant « zapper » ou « tej », pour employer le langage si poétique de notre époque ? Que peut bien vouloir dire « se décentrer », lorsque vos différents cercles d'amis s'enroulent concentriquement autour de vous ? On peut bien à la rigueur se mettre à la place de ceux qui sont les plus proches. Mais qu'en est-il de ceux qui sont les plus éloignés ? Comptent-ils encore vraiment ? Que devient le sens public lorsque je peux changer de public aussi souvent que je le veux, ou qu'entre celui-ci et moi s'interposent plusieurs couches d'amis ?

Peut-être sommes-nous à la croisée des chemins. L'ère des Lumières avait triomphalement inauguré le règne de l'ouverture à l'autre, envisagé comme condition essentielle de nos facultés les plus hautes : connaître, juger et vivre en société. On peut se demander si l'ère médiatique ne marque pas le terme de cette aventure. En permettant aux individus de s'abstraire de la société et de se détacher de leurs semblables,

elle consacre en effet un nouveau principe : celui de la libre négociation de l'ouverture et de la fermeture à l'autre, en fonction de nos affinités électives. À la manière d'un photographe, nous ne cessons de resserrer ou d'élargir le champ de la focale, dessinant ainsi une altérité à géométrie variable : une altérité du point de vue du moi.

Il se pourrait ainsi que le détour répété par l'ordre symbolique médiatique finisse par entraîner une profonde relativisation de l'ordre symbolique réel. Comment re-devenir un sujet lorsqu'on goûte trop fréquemment aux délices d'un fonctionnement a-subjectif ? Comment les plus jeunes peuvent-ils accéder à la condition subjective en se connectant massivement à un instrument qui en interdit l'expression ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles, manifestement, notre société n'est guère préparée à répondre.

Olivier Ferrand.